

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIII.

No. 49.

JEUDI, 7 DECEMBRE 1882

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS PARTICULIER

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés règlent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

L'administration, rencontrant de très grandes difficultés pour collecter en dehors de Montréal, a décidé que, si au 15 DÉCEMBRE prochain, les abonnés de la campagne n'ont pas payé ce qu'ils doivent, elle se prévaudra de son droit pour exiger \$3.50 au lieu de \$3.00 par an quand l'abonnement est payé d'avance.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

SOMMAIRE

TEXTES : L'église de Bon-Secours, par A. D. DeCelles.—Un ménage poétique, par l'abbé H.-R. Casgrain.—David Tétu et les raiders de Saint-Alban (suite).—Choses et autres.—Au Lutrin, par Charles Frank.—Sciences.—Poésie : Je voudrais, par A. Fish.—Notre feuilleton.—Les tirés de l'empereur, par A. de la Rue.—Conseils et maximes à méditer.—Notes commerciales.—De tout un peu.—Pensées.—Aventure tragique de trois mouches, par Mélanie.—Mme Victoria Woodhull.—Nouvelles diverses.—Tribunaux comiques.—Variétés.

GRAVURES : L'île de Vancouver dans la Colombie Anglaise.—Joies et misères des petits oiseaux.—Le Lutrin.

L'ÉGLISE DE BON-SECOURS

L'église de Bon-Secours, que les vaillantes plumes de nos confrères de Montréal ont si bien défendue contre la pioche du démolisseur déjà levée contre ses vieux murs, a eu de bien singulières vicissitudes. Sait-on qu'après l'incendie de 1754, qui a fait disparaître la première église de ce nom, le temple actuel a failli ne pas être rebâti à l'endroit où il se trouve aujourd'hui ? Il a été question, il y a quelques jours, de le démolir pour élever à sa place une gare de chemin de fer ; on voulait, il y a plus d'un siècle, construire des casernes sur les ruines de la première église de Bon-Secours. Les citoyens de Montréal s'opposèrent à ce projet, tout comme leurs descendants de nos jours, et ils réussirent. L'histoire se répète.

On était alors en 1766 ; la garnison anglaise, qui occupait la ville depuis la conquête, logeait à droite et à gauche chez les particuliers. L'autorité militaire voulut mettre fin à ce système de logement de par la ville, et donna ordre aux soldats d'élire domicile dans un vaste bâtiment transformé en casernes. Les soldats qui appréciaient fort l'hospitalité canadienne, paraît-il, et la trouvaient aussi attrayante que l'hospitalité écossaise, ne goûtèrent pas le changement. Aussi le 2 janvier 1767 ils mirent le feu aux casernes qu'on leur destinait, et pour bien marquer leur mauvaise humeur, empêchèrent

les citoyens de se porter aux secours du bâtiment qui brûlait.

L'autorité militaire n'en persista pas moins à vouloir réunir les soldats quelque part, et résolut de construire des casernes. L'endroit où se trouve l'église Bon-Secours lui parut un site convenable, et le gouvernement le demanda officiellement.

« Une demande de cette nature (1), dit M. Faillon, devait alarmer justement tous les paroissiens de Ville-Marie. M. Montgolfier, comme curé titulaire, et M. Jollivet, curé d'office, réunirent les marguilliers, et après avoir mûrement délibéré sur la demande du gouvernement, l'assemblée répondit que la paroisse était dans le dessein de rebâti cette chapelle, ne pouvait abandonner ce terrain. Que si cependant il était jugé nécessaire au service du roi, elle consentait à le vendre à Sa Majesté, afin que le prix fut employé à l'achat d'un autre terrain commode pour la chapelle ; le tout avec l'agrément de l'archevêque de Québec. Cette résolution arrêta les entreprises officielles. »

On voit qu'il fut plus facile, il y a un siècle, de s'entendre qu'aujourd'hui ; cependant les citoyens d'alors avaient moins de cause de s'alarmer que les Montréalais de nos jours, car on n'avait que des ruines à défendre. Comme l'on sait, ce ne fut que cinq ans plus tard, en 1771, que l'on put commencer à rebâti l'église actuelle. D'après les registres de la paroisse de Ville-Marie, MM. Lemoine, Gosselin, Chs. Lefebvre et Papineau furent chargés de recueillir des souscriptions pour subvenir aux frais de l'entreprise.

« Le 30 juin 1771 on se rendit en procession solennelle au terrain, comme on eût fait à pareil jour, au temps de la sœur Bourgeoys, en 1675. Là, au milieu d'un grand concours, M. Montgolfier *replça d'abord la première pierre de l'ancienne église* ainsi que la plaque de plomb et l'image de la sainte Vierge qu'on avait trouvées en creusant les fondements, et posa ensuite la première pierre de la nouvelle église. Sous cette pierre on avait mis une médaille d'argent du pape Clément VIII et une grande plaque de plomb gravée à l'image de la vierge avec l'inscription D. O. M. *Beate Mariæ Auxiliatricis, sub titulo Assumptionis.* »

« D'autres pierres fondamentales furent posées dans les divers angles de l'église par les personnes les plus honorables du pays : MM. Roch de St. Ours, Luc Deschamps de Lacorne, Picotté de Bellêre, tous chevaliers de St. Louis, M. Lemoine, baron de Longueuil, M. Bourassa, marguillier en charge, MM. Gosselin, Porlier Jacques Auger, Dufy Desaulniers. Sous le seuil de la porte, M. Jollivet posa une dernière pierre avec une plaque de plomb portant une inscription latine. » (2)

Comme on vient de le voir, l'église actuelle conserve tout ce qui reste de la première—des souvenirs qui remontent à au-delà de deux cents ans, souvenirs très anciens pour nous. Mais ce ne sont pas les seuls qu'elle renferme. Le maître-autel, le baldaquin, toutes les boiseries dorées de l'église actuelle, ornaient jadis l'église de Notre-Dame, ouverte au culte en 1678 et démolie en 1823. Elle s'élevait en face de l'emplacement de l'église actuelle, au beau milieu de la rue Notre-Dame, qu'elle barrait complètement. Ne dirait-on pas que ce vieux temple a reçu la mission de conserver tout ce qui reste des premières églises de Ville-Marie ?

Puisque nous sommes à parler du vieux Montréal, disons un mot de deux maisons situées dans le voisinage immédiat de Bon-Secours et auxquelles se rattachent aussi des souvenirs historiques. C'est dans la maison sise à l'angle de la rue Bon-Secours et de la rue St-Paul, côté nord-est, qu'a été imprimée, pendant plusieurs années, la *Gazette de Montréal*, fondée en 1775 par Fleury Mesplet. Un peu plus loin, en remontant la côte, et sur le côté sud-ouest de la rue, se trouve la résidence occupée par Papineau avant 1837.

A. D. DECELLES.

(1) Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de l'église dans l'Amérique du Nord.

(2) Voici la traduction de cette inscription : « Ce temple, dédié à Dieu très bon et très grand et à la bienheureuse Marie Auxiliatrice, bâti en 1675, consumé ensuite par les flammes en 1754, a été rebâti et agrandi par les citoyens de Ville-Marie, très affectionnés au culte de cette bienheureuse vierge, le 30 juin, à pareil jour où la première pierre de l'ancienne église avait été posée. »

UN MÉNAGE POÉTIQUE

A. M. A. D. DECELLES,
Rédacteur de *L'Opinion Publique*.

Mon cher ami,

Lisez les deux anecdotes humoristiques qui suivent, écrites ou plutôt ébauchées sur des feuilles volantes, par Octave Crémazie, et que j'ai trouvées parmi ses papiers ; vous jugerez vous-même si vous devez les publier. Dans l'étude biographique que j'ai écrite sur lui l'année dernière dans la *Revue Canadienne*, je n'ai fait qu'indiquer en passant un des traits saillants de son esprit. La note gaie, le sentiment du haut comique. Ce rare esprit était un diamant à plus d'une facette, et celle-là n'en était pas une des moins brillantes. Les ennuis de l'exil n'avaient pas détruit en lui cette tendance naturelle. Dans la solitude qu'il s'était faite au milieu de la forêt humaine qu'il habitait, il se tenait toujours à l'affût, à l'exemple de ces chasseurs canadiens de nos bois auxquels il se comparait assez souvent. Un mot, une attitude, un geste, rien n'échappait à son observation que nul ne venait distraire. Le côté comique des situations était une des ses plus délicates créations, et il le relevait avec une finesse d'ironie que Molière n'eût pas désavouée. On en trouvera quelque chose dans les deux ébauches suivantes, qui font connaître Crémazie sous un jour que la plupart de ses admirateurs ne soupçonnent guère.

« En 1864, j'habitais le Marais. Pendant l'hiver, j'allais, après mon dîner, lire les journaux dans un café de la rue Saint-Louis, aujourd'hui rue de Turenne. La clientèle de l'établissement se composait de petits rentiers et d'employés qui venaient chaque soir faire leur partie de dominos ou de piquet en dégustant leur demi-tasse.

Ce café était calme comme un cabinet de lecture, pas d'éclats de voix, pas de rires bruyants ; on y parlait peu et bas. Les personnes qui faisaient le plus de bruit étaient deux joueurs de bésigue, le mari et la femme, placés à la table voisine de celle que j'occupais habituellement. Le mari paraissait avoir cinquante-cinq ans. La femme, sèche et jaune, accusait tout aussi bien soixante hivers que quarante-cinq printemps. Ce qui attirait l'attention sur mes voisins, c'était leur manière étrange de jouer le bésigue. Quand le mari disait : Quarante de bésigue, la femme répondait :

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

La femme annonçait-elle quatre-vingts de roi, le mari reprenait :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Un soir, intrigué par ce mélange de bésigue et de poésie, je prêtai une oreille attentive à la conversation des deux joueurs :

—Je te le répète, disait le mari. Jamais tous ces *poétaillons* de nos jours ne pourront faire un vers comme celui-ci :

Tremblez tyrans, vous êtes immortels.

—Soixante de dames, reprit la femme. Mon ami, j'aime mieux le vers de la strophe suivante :

Consolez-vous, vous êtes immortels.

—Cinq cents, fit le mari. Ah ! l'abbé Delille, quel grand poète ! et dire qu'on ose lui préférer ces auteurs contemporains qui riment en dépit des lois de la poésie et du bon sens.

Racine, Boileau, Delille, voilà les trois génies qui sont la gloire de notre belle patrie. Eugénie, tu sais que je suis poète et que mon poème *Eugénie, ou le triomphe de la beauté et de la vertu*, fera une révolution complète dans la poésie. Eh bien, entre nous, je suis certain que dans la postérité mon nom sera aussi célèbre que celui de l'abbé Delille.

—Cent d'as, répondit Eugénie. Oui, mon ami, je le crois, et je suis toute fière d'avoir contribué pour une bonne part à ce poème qui doit immortaliser notre nom.

Et la conversation, entremêlée de citations des auteurs classiques, continua ainsi toute la soirée.

Le lendemain, je trouvai l'occasion de faire quelques

compliments à M^{me} Rubin (le garçon de café m'avait appris le nom de mes voisins) sur sa mémoire prodigieuse, et surtout sur la grâce avec laquelle elle disait les vers. Je déclarai hautement que Hugo, Lamartine et Musset n'étaient que des paltoquets à côté de l'abbé Delille, et, quand je quittai le café, j'étais dans les meilleurs termes avec le couple poétique.

Pendant deux jours, la table de mes voisins ne fut point occupée. Le troisième soir, quand j'entrai dans le café, M. et M^{me} Rubin étaient à leur poste. Nous nous serrâmes la main comme de vieilles connaissances, et j'appris que, l'avant-veille, ils avaient reçu quelques amis à qui madame avait lu les trois premiers chants d'*Eugénie, ou le triomphe de la beauté et de la vertu*. Le lendemain, ils avaient passé la soirée chez un ancien tailleur de la rue Saint-Claude, qui leur avait lu une tragédie en neuf actes dont il était l'auteur.

Tout en faisant leur bésigue comme d'habitude, M. Rubin m'apprit qu'il avait fait fortune dans l'épicerie. Comme ils n'avaient point d'enfants, ils avaient vendu leur fonds de commerce aussitôt qu'ils s'étaient vus à la tête de 6,000 francs de rente. Depuis dix ans qu'ils avaient quitté les affaires, ils ne s'occupaient plus que de poésie.

Dès leur enfance, ils avaient professé tous deux le culte de la langue des dieux, et cette passion avait su résister pendant trente ans à l'influence prosaïque de la canelle et du clou de girofle.

—Vous me croirez si vous voulez, continua M. Rubin, même quand je pesais une livre de sucre, je répétais en moi-même une scène d'*Athalie* ou un passage de la traduction des *Georgiques*, par l'abbé Delille, et je songeais à la réforme que je dois apporter dans la poésie.

—Et moi, ajouta M^{me} Rubin, quand je faisais mes entrées, je récitais l'*Ode à l'immortalité de l'âme*, de l'abbé Delille.

Quelle était donc la révolution que ce ménage poétique devait introduire sur le Parnasse? J'osai en toucher un mot, mais je vis que l'on se défiait de moi. Cependant, après avoir réfléchi longtemps et avoir consulté sa femme du regard, le mari me demanda si j'étais journaliste.

—Moi! journaliste! répondis-je d'un air indigné. Ah! monsieur!

—Pas même homme de lettres, ajouta la femme.

—Mais pour qui me prenez-vous donc?

—Alors, nous pouvons avoir confiance en vous. Je ne connais pas, continua le mari, de plus effrontés voleurs d'idées que ces journalistes. Je vais vous donner deux exemples du sans-gêne de ces messieurs:

«Un jour, j'assistais, sur le Champ-de-Mars, à une revue de la garnison de Paris. La journée était très belle. Je dis à mon épouse: Le temps est magnifique. Le lendemain, qu'est-ce que je vois dans le journal? L'article consacré à la revue de la veille commençait par ces mots: Le temps était magnifique. Il est évident qu'un moucharde de journaliste avait entendu ce que j'avais dit à Eugénie, et, comme il avait trouvé mon expression rare, et, je peux le dire, choisie, il se l'était appropriée.

«Une autre fois, j'étais au spectacle avec mon épouse, car je ne sors jamais sans elle. Notre Souveraine occupait la loge impériale. Comme toujours, elle était mise avec un goût exquis. Rempli d'admiration et en même temps de respect, je me fais une gloire de le dire pour la compagne du chef de l'Etat, je ne pus m'empêcher de dire à mon épouse: L'impératrice est ravissante avec cette toilette bleu ciel. Dans le journal du lendemain, savez-vous ce qu'on lisait à l'article Théâtre? L'impératrice était ravissante avec sa toilette bleu ciel. Ma phrase mot pour mot. Après deux plagiats aussi éhontés, je dirai même aussi infâmes, vous comprenez que j'ai bien le droit de me méfier des journalistes et des hommes de lettres. Il se fait tard, dix heures viennent de sonner. Demain, je vous expliquerai en peu de mots la réforme que je prétends opérer dans le monde de la poésie.»

A sept heures, le soir suivant, j'étais au café, et M. Rubin, après m'avoir fait promettre sur l'honneur de ne jamais révéler ce qu'il allait me dire, m'expliqua enfin son fameux projet.

—Approchez-vous, me dit-il, car je ne veux pas que mes paroles tombent dans l'oreille de quelque journaliste égaré dans le Marais:

«La poésie connaît deux espèces de rimes, les masculines et les féminines. Jusqu'à présent, les auteurs n'ont pas compris le but de cette division des rimes en deux sexes. Il est pourtant évident que l'on doit employer les rimes masculines quand on parle du sexe mâle, et les rimes féminines quand le sujet que l'on traite appartient au beau sexe. Cette idée, si simple et si lumineuse, doit enfanter un monde nouveau. Comprenez-vous quel avantage immense ce nouveau système a sur l'ancien? On ouvre un volume de poésie et l'on voit immédiatement par les rimes si le sujet traité par le poète est mâle ou femelle. D'après la nouvelle poétique que je veux introduire dans le monde littéraire, les rimes masculines doivent être réservées pour les sujets mâles. Pour vous donner un exemple, je vous dirai un quatrain que j'ai composé sur le roi de Portugal:

On demandait un jour au roi de Portugal
S'il aimerait à voir les bords du Sénégal.
Ma foi, répondit-il, cela m'est bien égal,
Pourvu qu'en arrivant je trouve un bon régal.

«Voyez comme cette succession de quatre rimes masculines se grave bien dans la mémoire. Ces quatre rimes riches en gal sonnent vilement à l'oreille et, quand on a entendu ce quatrain, on ne l'oublie jamais.

«Il ne suffit pas que les rimes ne soient employées que pour chanter des sujets de leur sexe, il faut encore qu'elles soient d'une richesse extrême. Dans quel poète trouverez-vous des rimes aussi riches que dans ces quatre gal qui feront la gloire de mon nom.

«Voulez-vous maintenant un exemple de la beauté des rimes féminines riches? Mon épouse va vous dire son quatrain sur l'impératrice. Entre nous, je vous dirai que j'aime beaucoup l'impératrice. Elle s'appelle comme ma femme, c'est un titre à mon admiration.»

—Eugénie, dis-nous ton quatrain.

—Voici les vers que j'ai faits, répondit madame Rubin, en baissant modestement les yeux:

Amour, honneur et gloire à notre impératrice,
De tous les malheureux aimable bienfaitrice!
De l'or de son époux sainte dispensatrice,
Des pauvres orphelins elle est la protectrice.

—Les vers faits par ma femme, reprit M. Rubin, sont plus harmonieux que les miens. Cette rime en *trice* est charmante et flatte agréablement l'oreille. Dans notre grand poème, tout les vers à rimes féminines sont composés par Eugénie.

—Et les vers à rimes masculines par mon époux, interrompit madame Rubin; car il serait tout à fait indécent pour une femme de faire des vers à rimes masculines.

«Maintenant que vous connaissez notre secret, continua M. Rubin, si vous voulez nous faire le plaisir de passer la soirée avec nous, demain, vous entendrez les trois premiers chants de mon grand poème: *Eugénie, ou le triomphe de la beauté et de la vertu*. Nous avons invité quelques amis, et nous serons heureux de vous voir à notre soirée littéraire.»

J'acceptai l'invitation.

La nuit porte conseil, dit-on. Ecouter trois mille vers de la force des rimes de M. Rubin, me parût une chose formidable.

Le lendemain matin, j'écrivis à M. Rubin que des événements imprévus me privaient du plaisir d'assister à sa soirée littéraire.

Je me gardai bien de remettre les pieds au café de la rue Saint-Louis.

J'avais oublié ce couple poétique quand, en passant sur le boulevard des Filles du Calvaire, je rencontrai un habitué de ce café qui m'apprit que M. Rubin était mort du choléra en 1866, et que sa femme était morte six mois après d'une maladie de poitrine causée par le chagrin.

Je pense que la mort de ces braves gens m'a relevé de la promesse que j'avais faite de ne jamais parler de leur merveilleux projet de réforme poétique.

En le livrant à la publicité, je crois accomplir le plus cher de leurs vœux. Qui sait? peut-être un poète inspiré du Parnasse contemporain saura-t-il perfectionner et mener à bien cette triomphante découverte de M. Rubin.»

Cette scène de mœurs parisiennes a évidemment été prise sur le fait et dessinée d'après nature. Crémazie n'a fait qu'en relever le piquant en accentuant les détails.

Sans avoir l'air d'y toucher, il ridiculise un abus qu'il a vu naître en poésie: la tendance à trop sacrifier à la richesse de la rime. S'il faut en croire l'école nouvelle, la poésie française est à refaire. Les plus grands maîtres du romantisme n'ont pas plus connu la prosodie que ceux de la vieille école classique. Crémazie croyait voir venir le temps où l'on n'aurait d'admiration que pour les jeux de mots et les tours de force de l'époque de Ronsard et de sa pléiade. Pour lui, il restait fidèle aux immortels génies qui ont fait la révolution littéraire de 1830. Cette pensée se reflète au fond du badinage qu'on vient de lire.

UN HOMME QUI NE PEUT SE MARIER

Voici maintenant le pendant au *Ménage Poétique* de Crémazie. Un homme qui ne peut se marier est un racontar d'un tout autre genre. Mais qu'est-ce qui lui a inspiré ce coup de crayon si lestement enlevé? Le personnage canadien qu'il met en scène a-t-il réellement existé? L'avait-il devant les yeux lorsqu'il en a esquissé la physiognomie? Ou bien, n'est-ce qu'une fantaisie d'imagination? Il est assez difficile de le dire.

Quoiqu'il en soit, cette boutade comique a été certainement faite sous le coup de l'inspiration, si l'on en juge par l'écriture tracée à bride abattue. Les mots inachevés, les phrases mêmes sont à peine déchiffrables.

«Il y a en ce moment à Paris un homme fort empêché. Cet homme, c'est un trappeur canadien.

Pendant les trois dernières années, il a fait des chasses magnifiques. Il a vendu pour quatre mille louis sterling de peaux de renard noir, de martre, de vison, etc. Au mois de mars dernier, comme il se trouvait à York factory, au moment où il venait de vendre le produit de

sa dernière chasse, un navire était en partance pour Bristol. N'ayant jamais quitté la forêt, il lui prit fantaisie de venir en Europe. Il s'embarqua donc sur le navire qui le transporta, en soixante jours, sur les côtes d'Angleterre. Comme presque tous les trappeurs de l'Amérique Britannique, sa langue habituelle est le français. Il ne fit que traverser l'Angleterre et se rendit à Paris afin d'aller voir le pays de nos gens, car c'est ainsi qu'on appelle les Français parmi les Canadiens et les trappeurs du Nord.

Notre trappeur est descendu à Paris, dans le faubourg Saint-Denis, et il a fait la connaissance de la fille du maître d'hôtel où il loge. Depuis six mois qu'il est à Paris, il a fait la conquête de la jeune fille.

Notre trappeur est un beau garçon de trente ans. Grand, bien bâti, avec sa figure énergique et sa barbe noire, il a réellement un grand air.

Bref, il veut se marier avec la fille de son hôte. Celui-ci aime beaucoup le trappeur, il ne lui connaît pas un seul défaut. Il ne saurait trouver un gendre plus accompli. Avec ses cent mille francs, il achètera l'hôtel. Le père a accordé la main de sa fille.

—Il ne vous reste plus, lui dit-il, qu'à faire venir vos papiers.

—Quels papiers? demande le trappeur.

—Votre acte de naissance.

—Qu'est-ce que c'est qu'un acte de naissance?

—C'est un certificat de naissance.

—Comment, tonnerre du nord! vous me demandez un certificat de naissance? Mais la meilleure preuve que je suis né, c'est que je suis là, devant vous, vous demandant la main de votre fille.

—Mon pauvre ami, ce n'est pas moi qui exige ces papiers, c'est la loi. Ecrivez donc au maire de votre commune, il vous enverra de suite les papiers nécessaires à votre mariage.

—Est-ce que vous vous imaginez que nous avons des maires et des communes dans la forêt. Si j'ai bonne mémoire, je suis né sur les bords du lac Nipissing, l'année de la grande chasse au buffalo. J'ai été baptisé, à ce que m'a dit ma mère, un an après ma naissance, par un missionnaire canadien. A huit ans, j'ai perdu ma mère qui a été dévorée par un ours gris. Pour mon père, il a été scalpé par les Sioux quelques mois avant la mort de ma mère. J'ai suivi un vieux trappeur qui a pris soin de moi jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Depuis ce temps, j'ai fait la chasse soit pour mon compte, soit pour celui de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Avant de mettre le pied en Europe, je n'avais jamais vu une ville. Je venais deux fois par an à York factory pour vendre mes peaux et acheter des provisions. Et vous me parlez de maires et de communes!

—Vous pouvez au moins fournir ou faire faire un acte de notoriété.

—Qu'est-ce que c'est encore que ça?

—C'est un acte par lequel les personnes au milieu desquelles vous avez vécu certifient qu'elles vous ont toujours connu sous le nom de Pierre Tranchemontagne.

—Mais où diable voulez-vous que j'aille chercher mes compagnons de chasse? Nous nous rencontrons une fois par an peut-être. Il y en avait trois avec qui j'ai chassé cinq années de suite; mais ils sont tous dispersés maintenant. Jean LeMarcheur a traversé la grande prairie pour suivre une squaw jusque chez les Comanches; Joseph le Boisbrûlé s'est embarqué un bon matin à bord d'un vaisseau, et il est devenu roi d'une petite île du Pacifique. Restait Marc L'Étincelle, mais un jour il lui a pris fantaisie de gagner l'Amérique Russe. Il savait lire et écrire à peu près. Je me suis laissé dire qu'il est maintenant professeur de français à la nouvelle Arcangèle. Comment voulez-vous que j'aille demander à ces gens-là?

L'infortuné beau-père ne sait que répondre.

Et voilà comment il se fait qu'il y a maintenant à Paris un homme qui ne peut se marier.»

Crémazie ne donna pas même une arrière-pensée à ce badinage après qu'il eut griffonné, probablement en rentrant chez lui sous l'impression de quelque rencontre qui lui en avait fait naître l'idée. On voit qu'il ne prit pas même la peine de relire ces lignes, encore moins de les recopier. Elles avaient servi à le transporter pour un moment au pays natal; à lui faire revoir en rêve son cher Canada, pendant qu'il faisait parler le héros de son imagination. Cela lui suffisait.

L'abbé H. R. CASGRAIN.

Rivière-Ouelle, décembre 1882.

MÈRES! MÈRES!! MÈRES!!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.



LE LUTRIN

DAVID TÉTU

ET

LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN

ÉPISODE DE LA GUERRE AMÉRICAINE

1864-1865

(Suite)

Après une marche de quatre milles à travers les bois, David arrive, au commencement de la nuit, à la Rivière-aux-Renards, chez le nommé Roger Thérien, où il espère pouvoir prendre quelques heures de repos. Mais, en ouvrant la porte, Thérien lui annonce que son fils vient de mourir de la petite vérole et que toutes les maisons de la localité sont infectées par le terrible fléau. Impossible d'y trouver un asile.

Forcé de continuer à pied sa pénible marche, David arrive à minuit, dans un camp situé à la Baie-des-Rochers, à trois milles de la mer.

Il dépêche aussitôt chez Jean Savard, où on lui a dit que devait se trouver McNider, un message chargé de lui dire que David Tétu l'attendait au campement pour affaires importantes.

Lancé à la poursuite de Tétu et de ses amis, celui-ci ne demande pas mieux que de profiter de la bonne occasion qui se présente, et, à l'aube du jour, il est rendu au camp.

David Tétu lui raconte en peu de mots tout ce qu'il a fait pour sauver les incursionnistes et tout ce qu'il se propose encore de faire pour eux : « J'espère bien, continue-t-il, que tu ne m'arrêteras pas maintenant dans l'exécution de cette œuvre de dévouement. A quoi va te servir de jouer ainsi le rôle ignoble d'espion ? Que t'ont fait ces jeunes gens pour que tu t'acharnes à leur poursuite et que tu révéles le lieu de leur retraite ? Si ton devoir d'office te le commandait, ce serait autre chose, mais tu n'es pas un homme de police. Crois-moi, il est plus noble pour toi de t'intéresser avec moi à ces malheureux, que de travailler à leur perte. D'ailleurs, les gens de la Malbaie, qui t'envoient, ne savent pas à qui ils auront affaire ; le premier qui se présentera pour s'emparer des jeunes confédérés recevra certainement une balle à la bonne place et le second aura le même sort. Les raiders sont exaspérés : ils ont assez souffert, disent-ils, et ils sont disposés à se battre jusqu'à la mort, plutôt que de se livrer entre les mains des émissaires du gouvernement. Tu feras mieux de leur porter cette lettre et de les accompagner ensuite aux Escoumins, chez M. Barry, où je leur conseille de se rendre. Tu pourras ensuite aller dire aux messieurs de la Malbaie de ne pas se donner de mal pour chercher les raiders qu'ils ne trouveront pas. Et toi, tu auras fait une bonne action, car au lieu d'aider à livrer ces infortunés à leurs bourreaux, tu seras devenu un de leurs sauveurs.

McNider était bon garçon, puisqu'il était l'ami de Tétu. Il se rendit de suite à ses raisons, et, non seulement il promit de ne rien faire contre les jeunes confédérés, mais encore de se constituer le messager de David.

Suivant à la lettre les instructions qui lui étaient données, il se rendit sans délai à la Pointe-à-la-Cariolle, où il trouva les raiders fort ennuyés de leur nouvelle prison. Heureux de recevoir des nouvelles de leur ami dévoué, mais un peu intrigués à l'idée de changer si vite le lieu de leur retraite, ceux-ci hésitèrent d'abord de suivre son avis. Mais, après avoir mûrement délibéré sur les motifs que Tétu leur donnait dans sa lettre, ils comprirent la sagesse de sa nouvelle détermination.

David en était venu à cette décision en apprenant que l'on faisait des recherches le long de la côte nord. Il se disait, avec raison que ses raiders, isolés et sans amis à la Pointe-à-la-Cariolle, pourraient bien y être surpris, tandis qu'aux Escoumins, sous la protection de M. Barry, ils n'auraient rien à craindre.

Ce dernier, au reste, avait déjà offert ses services aux Sudistes et le lendemain de l'arrivée de McNider, au moment où ceux-ci délibéraient encore sur le parti à prendre, il arriva avec des voitures, pour amener avec lui les quatre confédérés.

Touchés d'une offre aussi généreuse, ils hésitaient cependant à l'accepter, craignant d'être une cause d'embarras pour M. Barry et aussi de courir plus de risques d'être découverts en se trouvant dans un endroit plus fréquenté. Les pressantes sollicitations de leur nouvel ami qui leur assura que leur sécurité serait plus grande aux Escoumins et les conseils de David mirent fin à leurs hésitations. Le soir du même jour, les raiders étaient installés au milieu de la famille Barry.

XXVI

Nous avons laissé David Tétu au camp de la Baie-des-Rochers, se félicitant de l'heureux changement qu'il avait réussi à opérer dans l'esprit de son ami McNider.

Après avoir détourné le nouvel orage qui menaçait ses protégés, il ne lui resta plus qu'à reprendre sa route pour Québec. Tantôt à pied, tantôt en voiture, il y

arriva enfin au moment où ceux qui s'étaient intéressés à son œuvre de dévouement, commençaient à être inquiets sur le résultat de son expédition.

Le soir, de retour dans sa mansarde éclairée par la même lampe, devant la même table sur laquelle était encore étalé le plan du navire-poisson, où la boîte de mathématiques, restée ouverte, faisait reluire le cuivre des compas et l'ivoire des parallèles, tandis que la tête de l'originaux continuait à le regarder de ses yeux fixes, David répondait avec indifférence à toutes les questions qui lui étaient faites par le visiteur que nous avons vu entrer si brusquement, il y a quelques semaines, dans cette même mansarde.

L'avidité avec laquelle ce visiteur écoutait et multipliait les questions avait sa raison qui, pour n'être pas apparente, n'en était pas moins réelle. Car si Tétu avait été la tête et le bras de cette entreprise, ce dernier en avait été l'âme.

Quelques autres affidés, rangés en cercle autour du coureur de bois, écoutaient avidement la narration des péripéties de son expédition. A voir la bonhomie, l'attitude sans prétention de l'intrépide voyageur, à entendre avec quel naturel et quelle simplicité il racontait les incidents de ce voyage, durant lequel il avait plus d'une fois exposé sa vie, il était évident qu'il ne soupçonnait en rien l'héroïsme de sa conduite et qu'il s'imaginait n'avoir accompli qu'une action ordinaire.

Tétu n'y donnait pas même une arrière pensée : son esprit était uniquement occupé de l'avenir. La première partie de son plan avait réussi, il ne lui restait plus qu'à préparer le succès de la seconde.

Le lendemain, lorsque notre homme arpenta les rues de Québec, plus d'un ami et plus d'une ancienne connaissance vinrent lui serrer la main et lui demander des nouvelles des terrains miniers et des places de pêche que, disait-on, il était allé visiter, à cette singulière époque de l'année.

Ces questions indiscrètes n'étaient pour David qu'un prétexte pour une fugue, à propos de ses plans de fortune. Il n'aurait pas donné son voyage pour des milliers de louis. Toutes les mines de fer du Saint-Maurice auraient pu loger au coin de son œil comparées aux gisements qu'il avait découverts au-delà des Sept-Iles ; et quelles places de pêche ! bon Dieu ! Les navires échouaient sur les marsouins, à certains endroits de la côte, dont il se réservait le secret.

XXVII

Pendant que David, riant sous cap, déroutait les soupçons de ses interlocuteurs, et finissait par se persuader lui-même de la réalité des richesses qu'il faisait miroiter à leurs yeux, que devenaient nos raiders ? Quel genre de retraite avaient-ils trouvé aux Escoumins ?

A cinq ou six lieues de la Pointe-à-la-Cariolle, une rivière qui sert de pouvoir moteur à une scierie, descend des montagnes et se jette dans le fleuve, par un goulet resserré entre deux rochers. La marée qui y pénètre forme à l'intérieur un vaste estuaire étranglé par un cercle de montagnes.

C'est au fond et à l'est de ce bassin, sur la berge, que s'élevait, avec la chapelle de la mission, le petit village des Escoumins, dont la population, à l'époque de notre récit, se composait, en partie, de sauvages. Les quelques familles canadiennes qui l'habitaient y avaient été attirées pour le service du chantier de bois que le père de David Tétu avait établi sur la rivière.

L'étranger qui arrive dans ce poste situé aux extrémités du monde, est agréablement surpris d'y apercevoir une spacieuse et coquette résidence : c'était alors la demeure de M. Barry, qui aujourd'hui est venu se fixer aux Trois-Pistoles.

Les quatre raiders n'eurent pas lieu de regretter le misérable taudis qu'ils avaient laissé à la Pointe-à-la-Cariolle, en pénétrant dans la maison de leur hôte où s'étalait tout le confort de la civilisation. Entourés de toutes sortes de soins et d'attentions délicates et jouissant, autant qu'on peut jouir en exil, de toutes les commodités de la vie, ils se félicitèrent vite d'avoir accepté l'invitation de M. Barry.

Celui-ci était alors dans toute la force de l'âge. Irlandais de naissance, il fait honneur à son origine par l'admirable générosité de son caractère et l'exquise délicatesse de ses procédés. Il est du nombre de ces hommes dont il est dit qu'ils ont le cœur sur la main.

D'une taille avantageuse, fort instruit, possédant également les deux langues, d'une conversation aussi agréable qu'intéressante, parfait de manières, il est le type du gentilhomme canadien. Son hospitalité est proverbiale et il l'exerce avec la largeur des anciens temps.

A toutes ces qualités, il joint un goût exquis dont il a donné une preuve par le choix qu'il a fait de la compagnie de sa vie.

Plus jeune que son mari, madame Barry est aujourd'hui dans la seconde phase de sa beauté qui rappelle les charmes d'une jeunesse universellement admirée.

A ces dons extérieurs, elles joint les grâces de l'esprit et les qualités plus précieuses du cœur.

Une nombreuse et charmante famille groupée autour de ce couple heureux, donnait alors à cet intérieur de maison l'aspect d'un oasis au milieu du désert.

Dès le soir de l'arrivée, M. et Mme Barry voulurent faire oublier à leurs hôtes les ennuis et les misères de leur séjour à la Pointe-à-la-Cariolle, en organisant en leur honneur un festin et une soirée de famille.

Pendant le repas, ce fut, entre les convives, une rivalité de courtoisie, d'agréables propos et d'amabilités. Lorsqu'à la fin du souper, M. et Mme Barry proposèrent une santé à l'adresse des Sudistes, Collins y répondit en son nom et au nom de ses camarades, avec toute l'aisance et la grâce d'un gentilhomme accompli.

Toutefois, au milieu de l'entrain et de l'allégresse de cette réunion, un nuage de tristesse passait parfois sur le visage des quatre exilés.

En se voyant transportés au milieu de cette paisible et heureuse famille, après une vie si rudement agitée, après les dangers et les péripéties des batailles, les anxiétés et les ennuis d'un long procès, ils ne pouvaient s'empêcher d'établir un pénible contraste entre leur sort et celui de leurs nouveaux amis. Il y avait bien longtemps que ces officiers avaient quitté le toit paternel et qu'ils avaient été arrachés à l'affection de leurs parents. Leurs cœurs s'envolaient, malgré eux, vers le Kentucky où ils avaient, eux aussi, des familles qui, en d'autres temps, avaient connu, comme celle-ci, des jours de bonheur, mais qui, dans le moment, pleuraient l'absence de leurs enfants.

Dans le cours de la veillée, les concerts de chants et de musique, que présida madame Barry, qui possède un joli talent sur le piano, contribuaient encore à incliner leur esprit vers la pente de la mélancolie que ces scènes leur avaient imprimée.

Mais leur émotion devint plus visible lorsque, poussée par un sentiment délicat, leur aimable hôte commença à jouer un de leurs airs nationaux : le *Dicées Land*. Ils ne purent alors se contenir davantage et ils se mirent à parler avec effusion de leur lointaine patrie, du *home* tant aimé qu'ils y avaient laissé, des parents et des amis du Kentucky qui les y attendaient depuis longtemps, de la cause juste qu'ils avaient embrassée et pour laquelle ils avaient tant souffert. Ils se sentaient, en effet, subjugués par toutes les marques de cordialité dont ils se voyaient l'objet et respiraient, avec bonheur, ce parfum d'hospitalité que nulle part on ne goûte mieux que dans les bonnes familles du Canada. Dès lors, ils comprirent qu'ils se trouvaient au milieu d'amis dévoués et que, sous cet heureux toit, leur exil ne serait pas sans adoucissement.

XXVIII

Les jeunes confédérés appartenaient à d'excellentes et riches familles du Kentucky. Deux d'entre eux avaient pour père des planteurs qui possédaient chacun jusqu'à cinq cents esclaves.

On peut s'imaginer quelle ruine fut pour ces planteurs cette guerre désastreuse et cruelle.

Collins, le plus instruit des Sudistes, n'avait que vingt-deux ans. Il réalisait, au dire de M. Barry, l'idéal du bel officier. Grand, robuste, doué d'une force exceptionnelle alliée à l'élégance de l'homme du meilleur monde, il attirait sur lui tous les regards, dès qu'il apparaissait dans un salon. Œil profond, noir et vif, front largement développé, bouche expressive et fière, tout indiquait chez lui l'homme fait pour le commandement.

Bruce et Scott figuraient avantagement, même à côté de Collins.

Nous avons déjà dit que Doty seul paraissait appartenir à une classe moins distinguée de la société.

Chacun d'eux avait à peu près vingt-quatre ans.

Peu de jours après leur installation aux Escoumins, nos raiders se trouvaient pour ainsi dire chez eux, et, grâce aux dispositions de leur âge, ils eurent bientôt mis à profit leurs loisirs, partageant leur temps entre la lecture et les cartes dont ils étaient d'intrépides joueurs, sortant peu dans la journée, de crainte de faire des rencontres dangereuses ; le soir faisant du chant et de la musique. Car Collins était un violoniste remarquable, Doty avait une voix superbe, Bruce et Scott, d'excellentes voix de chœur.

On se souvient encore, dans la famille Barry, des joyeux concerts qu'amenaient chaque soir, de la sensibilité qu'ils éveillaient dans ces cœurs éprouvés et des douces espérances qu'ils faisaient naître chez eux.

Un jour que madame Barry revenait de l'église, pendant le carême et qu'elle s'excusait auprès des jeunes étrangers, de l'heure tardive du repas, Scott lui dit en souriant avec une grâce parfaite, que ni lui, ni ses amis n'en souffraient, mais qu'ils n'étaient pas soumis, eux, aux sévères observances des catholiques.

—Non, reprit madame Barry, mais vous ne jouissez pas non plus de leurs consolations.

—Peut-être avez-vous raison, répartit Scott. C'est la première fois que je me trouve dans une famille catholique et je suis singulièrement frappé de la paix et du bonheur dont on semble jouir dans votre religion. Je n'ai pas encore choisi la mienne, mais si maintenant j'avais à faire un choix, c'est à la vôtre que je donnerais la préférence.

—Comment ! fit madame Barry, vous n'avez pas encore choisi de religion ?

—Non, je suis encore trop jeune, j'attends un âge plus mûr.

Bruce et Doty partageaient les mêmes sentiments que Scott.

Quant à Collins, qui, comme nous l'avons dit, était le fils d'un ministre baptiste, il professait la croyance de son père. Il paraissait attaché à ses convictions et plus éclairé que ses camarades.

La haine de ces confédérés contre les fédéraux allait presque jusqu'à la férocité. Ils ne pouvaient parler avec calme et sang-froid de leurs déprédations et des incroyables cruautés dont ils avaient été les victimes.

Dès l'ouverture de la guerre, ils étaient entrés, comme volontaires, dans l'armée confédérée et montés sur des chevaux qu'ils avaient fournis, ils avaient fait partie de la cavalerie sous les ordres du célèbre général Morgan. Ils racontaient volontiers les batailles auxquelles ils avaient pris part, les tourments de leur captivité, lorsqu'ils furent tombés entre les mains des Yankees et enfin leur fameuse attaque de Saint-Alban, qui avait causé tant de bruit et qui avait failli leur être si fatale.

Aucun d'eux ne regrettait les sacrifices qu'il avait faits, ni les dangers qu'il avait courus, dans cette dernière affaire. Tous quatre étaient plus que jamais décidés à ne plus se laisser prendre sans lutter jusqu'à la mort et ils répétaient souvent qu'ils flambraient la cervelle au premier constable qui tenterait de les faire prisonniers.

L'éloignement et la difficulté d'être atteints dans cette solitude presque inaccessible ne les empêchaient cependant pas de redouter quelque surprise et ils ne sortaient jamais sans être accompagnés de leurs revolvers dont ils savaient admirablement se servir.

Une fois par semaine, M. Barry était obligé d'aller visiter l'un des chantiers dont il avait la surveillance, et il avait l'habitude d'amener avec lui l'un ou l'autre des incursionnistes. C'était la seule sortie que ceux-ci croyaient prudent de se permettre.

De son côté, M. Barry avait pris toutes les précautions possibles pour prévenir toute attaque imprévue. Dans le cas où quelque étranger viendrait de Tadoussac, il avait pris ses mesures pour en être de suite informé, et si la présence de ce nouvel arrivé était suspecte, les confédérés auraient pu alors se cacher pour un jour, et, la nuit venue, M. Barry leur aurait fait prendre le chemin des chantiers, en leur donnant un guide sûr.

Une fois enfoncés dans les bois, les fugitifs étaient inattaquables : il aurait fallu un régiment pour les cerner, leur donner la chasse et les saisir.

Dans la situation critique où ils se trouvaient, nos jeunes gens n'avaient qu'à se féliciter d'avoir découvert, grâce à d'excellents amis, une retraite aussi sûre, d'habiter sous un toit aussi hospitalier, avec une famille aussi aimable et dont ils semblaient presque faire partie, tandis que leurs compagnons, encore dans l'incertitude et la crainte, attendaient un jugement qui pouvait bien leur être défavorable.

Mais il y eut surtout un jour de joie réelle pour les exilés, ce fut celui où ils apprirent que des légistes anglais avaient reconnu les *raiders* comme de véritables belligérants, et les avait ainsi lavés de l'accusation de voleurs et de meurtriers qu'on voulait faire peser sur eux.

Ils étaient fiers de cette décision, non pas seulement pour eux, mais aussi pour M. et Mme Barry qui, en leur témoignant tant de bienveillance, ne méritaient pas le reproche d'avoir à leur table des voleurs et des meurtriers.

Ils triomphaient aussi parce que Young et ses compagnons, devant être désormais traités comme des soldats, avaient maintenant toutes les chances d'être acquittés et mis en liberté.

Les semaines s'écoulaient assez vite aux Escoumins ; cependant nos exilés hâtaient de leurs vœux le retour du printemps. Il leur tardait de prendre la mer et de faire voile vers une terre de liberté. Avant même que l'hiver fut terminé, ils interrogeaient l'horizon pour apercevoir quelques signes de l'ouverture de la navigation. Il leur semblait déjà que la goélette de David tardait à arriver.

(A suivre.)

CHOSSES ET AUTRES

Arabi-Pacha est condamné à l'exil perpétuel.

Le prince Alfred, duc d'Edimbourg, vient d'être nommé vice-amiral.

Madame Joseph Masson, mère de l'hon. Rodrigue Masson, est morte la semaine dernière à Terrebonne.

Un extra de la *Gazette Officielle* contient la liste des nouveaux juges de paix. Il y en a à peu près 950 pour toute la province.

L'honorable M. Ouimet a commencé lundi, en cette ville, l'enquête relative à l'administration du bureau des commissaires d'écoles catholiques.

Le gouvernement vient de confier à la compagnie de lithographie Burland l'exécution d'une commande d'une nouvelle forme combinée de lettre-enveloppe timbrée,

qu'il vient d'adopter, et qui est semblable à celle mise en circulation dernièrement par les autorités postales américaines.

M. Dorion, de St. Ours, a été nommé conseiller législatif pour la division de Sorel, en remplacement de feu l'honorable M. Roy.

On annonce que la législature provinciale s'ouvrira le 18 janvier et le parlement fédéral au commencement de février.

La date des élections générales de Manitoba est fixée au 23 janvier. La campagne électorale, qui est déjà engagée depuis plusieurs semaines, n'est pas près de finir, par conséquent.

On assure de nouveau que la princesse Louise songe à passer l'hiver en Colombie, et on dit que le gouverneur-général lui-même pourrait bien ne revenir qu'au milieu de Janvier.

L'honorable M. Chapleau va partir pour New York, d'où il se rendra à la Nouvelle-Orléans, et de là à Los Angeles, Californie. On dit qu'il passera probablement une couple de mois sur la côte du Pacifique.

Une dépêche du Caire, adressée à l'honorable ministre de la milice, apporte la nouvelle de la mort du major Hébert, de Québec, qui a fait le service dans l'armée anglaise pendant la dernière guerre d'Egypte.

Le terme d'office de M. Cauchon, comme lieutenant-gouverneur de Manitoba, est expiré. M. Aikins, le nouveau lieutenant-gouverneur est parti de Toronto pour le Nord-Ouest, et devra arriver à Winnipeg pour prendre possession de sa charge immédiatement.

Un typographe, nommé Maffi, envoyé à la Chambre des députés, en Italie, par les radicaux de Milan, et arrivé à Rome sans bruit, est entré dans une imprimerie en qualité de sous-proté plutôt que d'accepter les 300 francs par mois que lui offraient ses commettants pour lui fournir des moyens de subsistance, les fonctions législatives étant gratuites en Italie.

L'archevêque de Cantorbery, qui était malade depuis plusieurs années, est mort dimanche. C'est tout un événement en Angleterre. L'archevêque de Cantorbery est le chef de l'église anglicane. C'est comme le pape anglais. La reine a immédiatement offert de faire enterrer ce très révérend docteur Taik à Westminster, mais la famille a décliné l'honneur.

A une récente réunion des directeurs de la compagnie du Pacifique, on a résolu d'élever le capital de vingt-cinq millions à cent millions. *Le Canadien* annonçant la nouvelle, ajoute :

"D'un autre côté, le syndicat s'est adjoint de nouveaux associés, parmi lesquels l'hon. Rosaire Thibaudau. Nous regrettons que d'autres de nos compatriotes ne puissent pas entrer dans cette entreprise, où jusqu'ici notre race n'a pas été représentée. Nous ne pouvons que gagner en prenant part au mouvement des grandes affaires. C'est le moyen d'accroître notre influence."

M. Roques, sénateur républicain du Lot, est mort à Cahors (France). M. Roques était né en 1805.

La dépêche annonçant la mort de M. Roques raconte ainsi ses derniers moments :

Ayant réuni autour de son lit ses enfants, ses amis et ses serviteurs, il leur a dit : "J'ai toujours cru en Dieu. Je dois à mon nom et à ma situation politique de vous donner l'exemple de l'accomplissement des devoirs. Veuillez appeler M. l'archiprêtre de la cathédrale, car je tiens à remplir mes devoirs religieux dans la plénitude de mes facultés."

On fait de nombreuses améliorations aux Communes. Aujourd'hui, on met la dernière main à ces travaux. Le nouvel escalier, qui conduit à la galerie du public, à l'extrémité de la Chambre, est fini, et dans les corridors l'on marche maintenant sur des planchers en bois franc qui recouvrent la pierre. La galerie de l'Orateur a été agrandie et de nouveaux sièges ont été érigés dans l'enceinte de la Chambre. On a aussi disposé autrement l'entrée de la galerie des journalistes, et l'Orateur aura accès dans la salle par une porte pratiquée en arrière de son trône. Il ne faut pas oublier de mentionner les peintures. Celles qui ornent le salon et la salle à dîner de l'Orateur sont tout à fait remarquables, par le goût et la variété des dessins, la richesse du coloris et le fini en général. C'est à un compatriote, M. J. B. Arial, déjà bien connu à Ottawa, que revient le mérite de cette œuvre qui fait vraiment honneur à son talent de peintre.

Bébé est revenu de la mer avec une vive passion pour l'eau salée. Hier il se donnait de grands coups de poing dans les flancs pour se faire pleurer.

—Tu es fou ? lui demande son père.

—Non, p'pa : je me suis aperçu qu'il m'était resté de l'eau de mer dans les yeux !

AU LUTRIN

(Voir gravure)

Le chant a été la première manifestation collective de la vie morale et religieuse. En unissant dans un même sentiment tous les membres d'une assemblée, il donne à ce sentiment son maximum d'intensité. Aussi saint Paul exhorte-t-il les fidèles à s'exciter mutuellement par le chant des hymnes et des cantiques. Tel était, du reste, l'usage des premiers chrétiens, et Pline nous raconte à ce sujet que lorsqu'il les interrogea pour savoir ce qui se passait dans leurs assemblées, ils lui dirent qu'ils se réunissaient le jour du soleil (le dimanche) pour chanter des hymnes à Jésus-Christ comme à un Dieu.

Le chant est donc un élément essentiel du culte divin ; lui seul est propre à exprimer ces émotions que l'homme éprouve en face de l'infini, et qui le porte à l'adoration. Il est tellement l'expression du sentiment religieux, le langage propre de l'adoration, que lorsque les poètes, et notamment Dante, nous parlent des élus, ils nous les représentent occupés, dans le paradis, à chanter la gloire de Dieu.

Rien n'est plus noble, plus vigoureux, plus élevé que cette musique majestueuse du chant liturgique, du plain-chant, et l'on ne peut entendre la plupart des morceaux sans être vivement frappé de leur caractère de grandeur, qui va souvent jusqu'à la sublimité. Nous nous souvenons de quelques paroles de saint Augustin qui rendent bien l'impression que ces chants peuvent produire sur les croyants : "Combien, dit-il, je versai des pleurs ! quelle violente émotion j'éprouvai, Seigneur, en entendant dans votre église chanter des hymnes et des cantiques à votre louange ! En même temps que ces sons touchants frappaient mes oreilles, votre vérité coulait par eux dans mon cœur ; elle excitait en moi les mouvements de la piété."

Il n'y a malheureusement plus qu'en France et dans quelques églises de Rome que l'on peut apprécier quelques débris du chant ecclésiastique, dans son indigne finesse d'expression, son pathétique inimitable et sa fraîcheur toujours nouvelle ; encore l'exécution en est-elle, la plupart du temps, si mauvaise qu'elle inspire l'ennui au lieu de l'enthousiasme et qu'elle fait fuir les profanes au lieu de commander l'admiration. Toutefois on trouve encore un certain nombre d'églises où l'on peut entendre, exécutés avec la méthode voulue, ces chants si solennels, si poétiques et si harmonieux. Les bonnes traditions se sont conservées dans les monastères ; c'est là que l'artiste a saisi, avec un peu de malice, les deux têtes de chanteurs que nous reproduisons... mais les monastères sont devenus très rares, depuis les décrets que l'on sait, et ce n'est pas à l'église de la Madeleine ou à celle de la Trinité que les amateurs de vraie musique religieuse pourront désormais se donner rendez-vous.

CHARLES FRANK.

SCIENCES

L'Académie des Beaux-Arts, en France, a l'intention d'élever une statue à Claude Lorrain, à Nancy.

Il est tombé à Aix, département de Haute-Garonne, en France, un aéroliithe pesant plus de mille livres.

Le fondateur du *Scientific American*, Rufus Porter, âgé de plus de 90 ans, vient d'inventer une voiture à vapeur, à l'usage des agriculteurs.

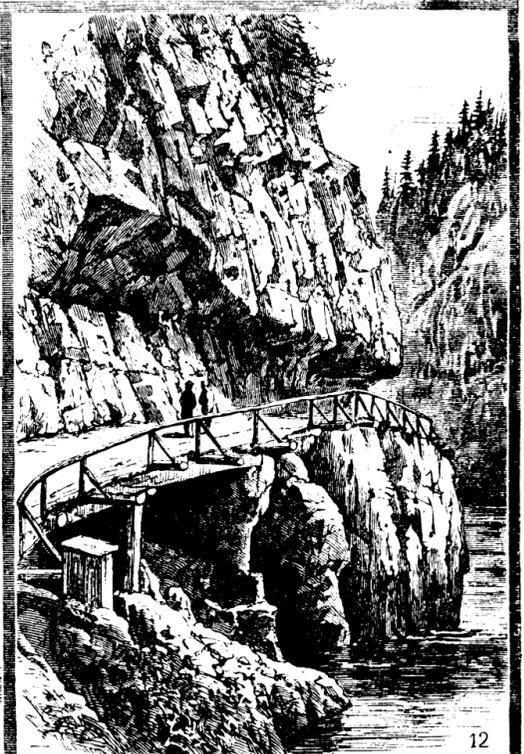
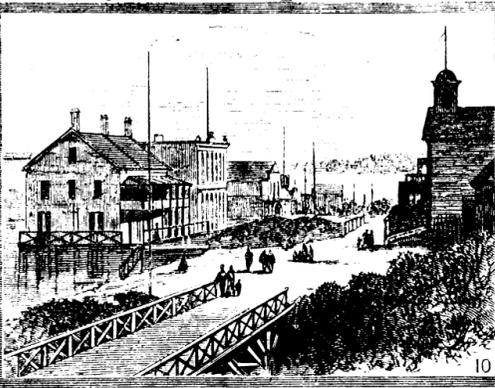
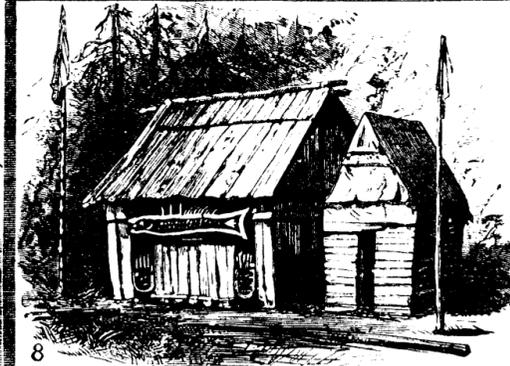
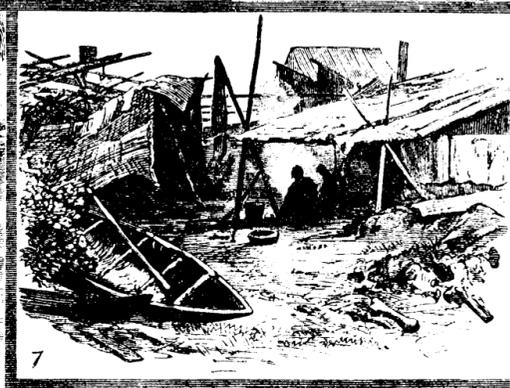
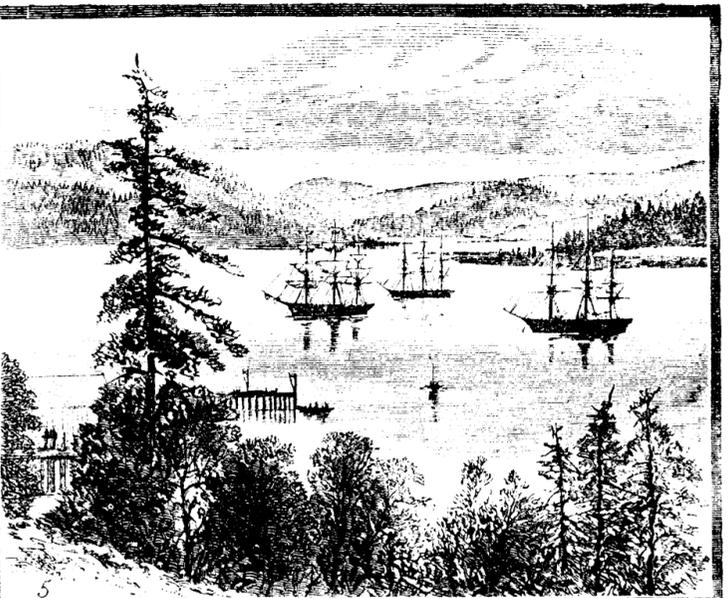
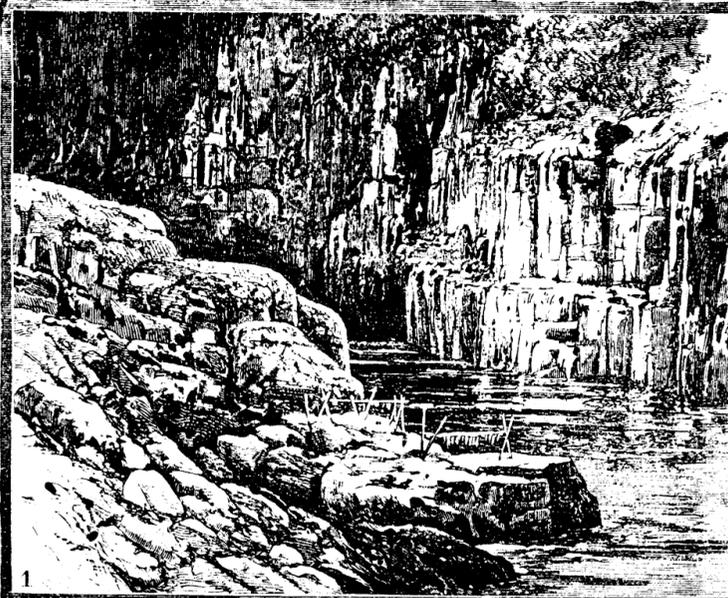
Le baron Van Richthofen, géologue allemand, voyageant actuellement en Chine, vient de découvrir, dans cet empire, des gisements de charbon d'une immense valeur, autant par leur quantité que pour leur qualité.

En ajoutant à la colle forte une certaine proportion de glycérine, on l'empêche de craquer en séchant. C'est un chimiste de Nuremberg qui a fait cette découverte.

En Russie, on vient de terminer un conduit de 105 milles de long, pour le transport de l'huile de pétrole, depuis les mines de Couban au port de mer de Novorossisk ; il transporte 250,000 gallons par jour.

Le prix du houblon est rendu à \$1, ce qui ne permet plus aux brasseurs de s'en servir. Ils se sont jetés d'abord sur la camomille et la racine de Columba ; mais comme ces articles sont devenus eux-mêmes trop rares, on a eu recours à l'aloès. Il va sans dire que, pour tout cela, l'emploi de la strychnine est loin d'être abandonnée !

On trouve dans l'Arizona des lacs de sel, qu'on exploite dans des conditions exceptionnellement avantageuses. Le sel forme le fond de ces étangs, et lorsque l'eau est basse, on n'a qu'à charger les véhicules, et il se trouve immédiatement propre à être utilisé. On en fait un grand usage pour le traitement des minerais d'argent.



JE VOUDRAIS !

Je voudrais, Seigneur, toujours être
Comme un serviteur pour son maître,
Plein d'un joyeux empressément
Docile à tout moment.

Je voudrais ressembler aux anges
Qui chantent là-haut tes louanges,
Comme eux obéir à ta loi,
Sans demander : Pourquoi ?

Je voudrais te louer sans cesse
Avec un cœur plein d'allégresse,
Vivre en implorant tous les jours
Ton fidèle secours.

Je voudrais, Seigneur, toujours croire
A ta mort sainte, expiatoire,
T'aimer et partout ici-bas,
Te suivre pas à pas

Je voudrais être charitable,
Compassant et secourable,
Tendre la main aux malheureux
Et pleurer avec eux.

Je voudrais... mais que puis-je faire,
Sinon de t'offrir ma prière ?
Sans ton Esprit je ne puis rien
Jesus, sois mon soutien.

A. FISH.

Notre Feuilleton

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication d'un feuilleton très intéressant qui a pour titre : *Euvers et contre Tout*, par André Gérard.

LES TIRÉS DE L'EMPEREUR

Un ancien inspecteur des forêts de la couronne sous l'Empire, M. de la Rue, vient de publier un volume des plus intéressants intitulé : *les Chasses du second Empire*. Ecrit avec une vivacité pleine d'humour, bourré de souvenirs et d'anecdotes fort amusantes sur tous ceux que Napoléon III a invités à chasser en sa compagnie, ce livre, dont la première édition est déjà épuisée, contient les portraits de deux anciens ministres de l'Empire : MM. Rouland et Magne, excellents administrateurs, mais détestables chasseurs, comme on va le voir.

Parmi les invités de l'empereur, les deux tiers étaient de médiocres tireurs, souvent de grands personnages n'ayant que fort peu de goût pour la chasse, et qui n'avaient pas osé refuser une invitation qui eût fait le bonheur de tant d'autres personnes à la cour. Le plus excentrique de tous, c'était, assurément, M. Rouland, ministre de la justice, avec son fusil Béringer et ses cartouches en cuivre qui rataient cinq fois sur dix. Aussitôt que le tiré était commencé, sans se préoccuper de ses voisins de droite et de gauche qu'il gênait constamment, marchant trop vite, courant en avant ou restant trop en arrière, il mettait à chaque instant le désordre dans la ligne des tireurs et des rabatteurs. M. Rouland aimait, tout particulièrement, le tir des faisans à terre. C'était fort heureux, car, aux jambes près des rabatteurs dont il se préoccupait fort peu, d'une prudence d'ailleurs qui laissait beaucoup à désirer, en tirant au vol, ébloui par les reflets de ses lunettes d'or, les chances d'accidents grandissaient singulièrement. Une fois que M. le ministre de la justice venait de tirer une poule à un mètre au-dessus de la tête de l'empereur, le prince de la Moskowa m'envoya lui dire, de sa part, de ne plus tirer les faisans qui s'envoleraient à sa droite. M. Rouland, qui était fort instruit, savait le mot de Régnier, dans l'une de ses satires : "Mal vit qui ne s'amende"; il s'amenda; il devint presque chasseur, presque prudent, il finit par tirer presque bien, depuis qu'il s'était fait cadeau d'un fusil à percussion centrale. Non content de tant de progrès, M. Rouland voulut encore faire un prosélyte de son ami M. Magne, alors ministre des finances. "Laissez-moi faire, mon cher Magne, je veux vous faire chasseur; la chasse est un exercice salutaire qui vous fera du bien."

M. Rouland prit pour intermédiaire le comte de Labédoyère, qui se chargea d'obtenir du grand veneur l'autorisation de faire faire un coup de fusil, dans le parc, au ministre des finances.

M. de Labédoyère me fit dire qu'il avait absolument besoin de me parler. Je me rendis au palais. La cour était à Compiègne.

—M. Rouland et moi, me dit M. de Labédoyère, voudrions faire tuer quelques pièces de gibier à M. Magne; comment faut-il nous y prendre? Je compte, mon cher inspecteur, sur vous et votre obligeance.

—Je ne vois rien de plus convenable que le tiré du parc.

—J'ai l'autorisation de la Moskowa.

—M. Magne est-il chasseur?

—Non, il n'a de sa vie tiré un coup de fusil, il n'entend absolument rien à la chasse; vous pouvez imaginer tout ce que vous voudrez, il ne verra rien, je vous en réponds.

Comme je demeurais à la porte du parc, il fut convenu que ces messieurs viendraient me prendre le lendemain, à huit heures du matin.

* *

Je fis appeler le garde du parc, Boulfroid; je lui donnai l'ordre de panneauter dans le tiré quelques pièces de gibier et de me les apporter à sept heures du matin. Il avait réussi à prendre deux lièvres. Je les lui fis attacher par les pattes de derrière à un piquet, à deux places différentes.

Ces trois messieurs arrivèrent à l'heure dite. M. Rouland, la cartouchière sanglée sur l'abdomen, portait crânement son fusil neuf sur l'épaule.

Nous entrâmes ainsi dans le parc. J'avais avec moi mon vieux Phan, le meilleur, le plus docile des chiens d'arrêt. Je le fis quêter d'abord où je savais qu'il ne trouverait rien; puis, en prenant le vent, je l'amenaï à l'un des deux lièvres. A huit pas de distance, Phan tomba en arrêt raide comme un pieu.

—Ah! se mit à dire M. Rouland, voilà le chien en arrêt. C'est un lapin, je le vois.

—Pardon, monsieur le ministre, c'est un lièvre.

—Oui, c'est vrai, vous avez raison, c'est jaune et le lapin est gris.

—Tenez, Magne, le voyez-vous au pied de cette touffe d'herbe blanchâtre, un peu à droite de cet arbre!

M. le ministre des finances ouvrait des yeux comme portes cochères et ne voyait absolument rien. Cependant il mit à l'épaule et visa dans la direction que lui montrait M. Rouland. Seulement le bout du canon était un bon mètre trop haut. Je tremblais pour mon chien, heureusement assez loin du lièvre.

—Dépêchez-vous donc de tirer, disait M. Rouland: si vous attendez encore, le lièvre va se sauver.

—Oh! il n'y a pas de danger, répliquai-je, mon chien le tient trop bien en respect, il ne bougera pas.

M. Magne fit feu.

Boulfroid, à qui j'avais fait la leçon, courut au lièvre en nous tournant le dos; en deux tours de main la ficelle fut dénouée; il saisit la malheureuse bête qui poussait des cris d'enfant.

—Mais achevez-le donc, Boulfroid, ne le faites pas souffrir!

Le garde lui donna, derrière les oreilles, un coup de poing qui eût assommé un bœuf; le sang lui sortait par le nez; il le jeta à Phan qui me le rapporta.

En examinant le lièvre, M. Rouland dit à M. Magne: "Vous l'avez touché en tête; voyez comme il saigne; c'est bien tiré, ça, bravo! On ne tire pas mieux."

Les choses se passèrent à peu près de la même façon pour le second lièvre. Mais le plus piquant de l'affaire, c'est que M. Rouland ne vit rien, ne se douta de rien.

Quant à M. Magne, il ne revenait pas de son adresse: il était ravi. Il entra au château avec un lièvre dans chaque main, racontant tout joyeux, à l'empereur, les péripéties de sa chasse du matin.

* *

M. le ministre de l'instruction publique aimait beaucoup les petites chasses intimes de la forêt de l'Aigue, et pour cause. Là, M. Rouland pouvait se livrer à toute la vivacité de ses allures, sans être, comme aux chasses de l'Empereur, sous la férule du grand veneur, son véritable cauchemar, qui le morigénait à tout instant et le traitait un peu comme un collégien en vacances. Il n'est pas douteux que pour un ministre de l'instruction publique, ayant pour mission de diriger la jeunesse et de donner des leçons aux autres, il devait paraître dur d'en recevoir et d'être, en quelque sorte, envoyé à l'école. Il ne faut donc pas s'étonner que M. Rouland, qui avait ses coudées franches à nos petites chasses, s'y amusait beaucoup et beaucoup plus qu'ailleurs.

Le jour de l'incident que nous allons raconter, et dont nous avons été témoin, le temps était superbe, un vrai temps de chasse d'automne qui semble assurer d'avance le succès de la journée. Cette fois, on devait battre les enceintes, très riches en chevreuils, du camp de Senlis, du Plessis-Brion et de Saint-Léger.

De ce côté est situé le château du comte de B... dont le parc, non clos, n'est séparé de la forêt que par un simple fossé.

Un des fils, le jeune Ernest de B... avait depuis deux ans un blaireau très apprivoisé, qui amusait tout le monde au château, à cause de sa douceur et de sa gentillesse. *Pablo*—c'était son nom—jouissait de la plus entière liberté; il affectionnait le parc, aimait à s'endormir au soleil dans le voisinage des terriers à lapins; parfois aussi il lui arrivait de faire de petites excursions dans la forêt, sans cependant aller bien loin. Mais aussitôt que le cuisinier du château sonnait le déjeuner ou le dîner de ses maîtres, *Pablo* arrivait en toute hâte à la cuisine, où il savait qu'une bonne pitance l'attendait. A l'une des battues où les rabatteurs en ligne étaient

placés sur le fossé, tournant le dos au parc du comte de B..., le hasard fit qu'en ce moment *Pablo* fut en promenade dans la forêt et se trouvait dans l'enceinte qu'on se disposait à fouler.

Au bruit insolite des rabatteurs qui criaient, qui frappaient sur les buissons avec leurs bâtons, *Pablo*, effrayé, s'enfuit de toute la vitesse de ses courtes pattes dans la direction des tireurs; il passa à environ quarante pas de M. Rouland, qui tira les deux coups de son fusil Béringer, dont un seul partit, mais sans toucher l'animal. *Pablo* s'arrêta un instant et regarda le tireur. Furieux, M. Rouland se mit à sa poursuite en criant de toute la force de ses poumons: "Au sanglier! au sanglier! A moi! à moi! Arrivez donc! arrivez vite! Je le vois!" En courant, comme il n'avait pas eu le temps de mesurer l'ouverture du compas de ses petites jambes, en disproportion notable avec la largeur des nombreux fossés d'assainissement dont la forêt est traversée, au lieu de les franchir, M. Rouland tombait au beau milieu, entrant souvent dans la vase jusqu'à mi-jambe.

Après plusieurs culbutes et tout à fait à bout de souffle, notre enragé chasseur, ne voyant plus *Pablo*, qui s'était arrêté une fois ou deux encore à le regarder avant de disparaître dans le fourré, s'assit tout en nage, sans chapeau, sur le bord d'un fossé. Le brigadier Levasseur, accouru à ses cris, fut le premier qui le rejoignit, lui rapportant sa casquette restée pendue aux branches, et sa cartouchière pleine de douille en cuivre, trouvée dans le fond d'un fossé.

—Ah! se mit à dire M. Rouland, quel dommage que mon second coup ait raté! Je le tenais si bien au bout de mon canon! Quel bel animal, quel énorme sanglier!

—J'en demande mille pardons à monsieur le ministre, mais l'animal que monsieur le ministre a vu n'est pas un sanglier, c'est un blaireau. C'est le blaireau de monsieur le comte de B... on l'appelle *Pablo*, et si monsieur le ministre, au lieu de tirer dessus et de le poursuivre, l'avait appelé par son nom, il serait probablement venu lui demander un morceau de sucre.

—Un blaireau! Laissez-moi donc tranquille; je sais ce que c'est qu'un sanglier, j'ai vu assez souvent celui de la place St-Sulpice que tout Paris a connu. Je suis sûr que je viens de voir un sanglier. Le gredin, qui avait l'air de se moquer de moi en me regardant chaque fois que je tombais dans un fossé, était tout gris, sa queue pas très longue et plate, je vous le répète, il ressemble tout à fait au sanglier de St-Sulpice.

—Mais, monsieur le ministre, reprit Levasseur, le sanglier n'a pas une queue plate, c'est une vrille qu'il a, en tire-bouchon, pas plus grosse que mon petit doigt.

—Allons! qu'est-ce que vous me chantez encore! Tout à l'heure, c'était votre *Pablo*, maintenant c'est une vrille; laissez-moi en repos. C'est un sanglier que j'ai vu, j'en suis sûr, on ne me fera pas croire le contraire.

Nous arrivâmes juste à temps pour jouir de ce piquant colloque, M. Rouland ne voulant pas en démordre, nous n'avions rien de mieux à faire que de lui laisser ses illusions. Le soir, après le dîner, dans les salons, l'un de nous, moins discret, ne résista pas au plaisir de raconter la mésaventure du ministre à l'Empereur, qui s'en amusa beaucoup.

Le lendemain, au déjeuner, l'Impératrice fit offrir à M. Rouland une tranche de hure de sanglier à la *Pablo*.

—Madame, lui dit M. Rouland, la fine raillerie de l'Impératrice est une épine qui conserve toujours beaucoup de parfum de la fleur, c'est un bouquet que j'accepte et dont je conserverai longtemps le souvenir.

C'était charmant, Parny n'eût pas mieux dit. Toutes les dames applaudirent de leurs jolies mains; un peu plus, M. Rouland aurait eu une ovation.

A. DE LA RUE.

Conseils et maximes à méditer

Payez en achetant.

Apprenez à agir et à penser par vous-même.

Ne médisez pas de ceux qui se trouvent dans votre chemin.

Ne plaisantez jamais en affaires.

Soyez prompt, ordonné, systématique et régulier.

Personne ne rencontre la richesse en flânant chez ses voisins ou au cabaret.

Ne contez jamais d'histoires, même intéressantes, pendant les heures de travail.

Faites usage de votre cerveau et non de celui des autres.

Un homme honorable respecte sa parole autant que sa signature.

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

Les ouvriers anglais préfèrent le fromage américain au fromage anglais ou hollandais.

Huron a exporté pendant cette saison dix-sept mille minots de pommes.

On pense que trente-cinq milles du chemin de fer Ontario Central seront terminés cette saison.

De grandes quantités de navets ont été exportées cet automne de Compton aux Etats-Unis.

M. Geo. Dobson, fermier des environs de Bowmanville a, dans un acre et demi de terre, récolté 1,500 minots de navets.

Vingt-neuf bouviers se trouvent réunis à Lapeka, Kansas, représentant au-delà de 400,000 têtes de bétail, valant \$10,000,000.

La totalité des boîtes de conserves du saumon fabriquées dans la Colombie Anglaise s'élève à 54,000 caisses.

Vingt-huit métiers sont arrivés pour la fabrique de coton de Kingston, ce qui porte à 264 le nombre des métiers de cette usine.

Les qualités du cuivre des mines du lac Supérieur sont telles qu'il est seul employé dans la fabrication des appareils électriques d'Edison.

Les ouvriers des chantiers de bois s'obtiennent maintenant en plus grand nombre et conséquemment les salaires sont en baisse. Les industriels offrent maintenant de \$22 à \$30 par mois.

Les scieries de la rivière Saginaw sont toutes en opération et ne s'arrêteront pas avant le 15 Décembre. La production de l'année sera de 1,000,000,000 de pieds.

Les déposataires de quelques banques se plaignent que les institutions prennent 8 par cent d'intérêt ou d'escompte alors qu'elles n'en paient que 3 sur les dépôts.

Dans une seule semaine près de 100 wagons de fret se sont accumulés à Bismark, Dakota, attendant l'ouverture au trafic que l'on achève sur la rivière Missouri.

Un brevet a été pris en France, par M. Petit, pour la fabrication d'une substance appelée dynamogène, destinée à remplacer la dynamite. La fabrication et son emploi n'offrent, paraît-il, aucun danger, et son prix de revient est de 40 p. c. au-dessous de celui de la poudre.

La mine de sel découverte dans l'île Amherst est, paraît-il, assez importante. Une saumure limpide comme de l'eau de roche a été trouvée à dix pieds de profondeur.

Le chemin de fer Ontario et Québec est construit sur le taux de un mille et demi par jour. 375 hommes sont continuellement employés sur cette ligne.

L'essence de thérébentine est maintenant fabriquée avec les déchets des scieries. Une corde de déchets donne 14 gallons d'essence, trois à quatre gallons de résine et une certaine quantité de goudron.

Le témoignage suivant est d'une assez grande importance pour permettre de le reproduire :

Bureau du Chef de Police,
Hamilton, Ontario.

"C'est pour moi un plaisir de dire que j'ai fait usage de l'huile de St-Jacob pour une entorse qui me faisait souffrir horriblement. Ma position ne me permettant pas de tenir le lit longtemps, j'employai le remède le plus prompt, et cette huile a agi comme un talisman. Aussi, je m'empresse de le recommander à mes amis.

"A. D. STEWART,
"Chef de Police."

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

DE TOUT UN PEU

On annonce la mort du roi Omoru, l'un des souverains de la côte africaine.

Ce monarque était celui des souverains du monde qui avait le plus de femmes. Il en comptait 706. Il était le père de 95 enfants, dont 77 sont en vie.

Le fils aîné et successeur du roi Omoru suit, à ce qu'il paraît, l'exemple de son père. Il a déjà actuellement 412 femmes.

—o—

LA CHARITÉ.—Nous trouvons, dans les mémoires d'un mendiant anglais, cette définition de la charité chez diverses nations, qui n'est certes pas dépourvue de sel :

"Le Français vous jette son sou au loin, afin de vous faire courir, et rit de vous voir fouiller dans la poussière.

"L'Anglais vous envoie son penny avec un geste de mépris, en vous appelant vaurien ou fainéant.

"L'Allemand vous tend son pfenning et, se ravisant, le remet dans sa poche.

"L'Espagnol vous appelle son frère, et vous prie de l'excuser au nom du ciel et de tous les saints.

"L'Italien vous fait partager son pain noir et son fromage, en vrai camarade.

"Mais il n'y a que le gentilhomme turc, tout musulman qu'il est, qui entende la charité chrétienne, car le seul qui, lorsque vous vous présentez à l'heure du repas, vous invite à vous asseoir à côté de lui et ne craint pas de frôler ses vêtements brodés contre les haillons du pauvre."

—o—

Dans la cour d'une caserne pendant l'exercice :
Le colonel.—Canonier Niflet, quelle est l'unité tactique de l'artillerie de position ?

Le canonier Niflet.—La compagnie, mon colonel.
Le colonel.—Et qui est-ce qui commande la compagnie ?

Niflet.—Le capitaine, mon colonel.
Le colonel.—Mais est-ce qu'il n'y a pas aussi des capitaines qui ne commandent point de compagnie ?

Niflet.—Oui, mon colonel ; ce sont les capitaines de bateaux à vapeur ; non seulement ils ne commandent point de compagnie, mais c'est la compagnie qui les commande.

—o—

Un riche propriétaire de Montréal voulant pouvoir correspondre avec son médecin dès qu'une indisposition grave ou une maladie quelconque atteindrait l'un des membres de sa famille, a fait établir un téléphone entre sa maison et la chambre à coucher de son médecin. Un jour, vers deux heures du matin, son plus jeune enfant, âgé de 3 ans, est pris subitement d'une toux rauque qui jette une vive inquiétude chez ses parents et leur fait soupçonner l'existence du croup.

Heureusement le téléphone est là ; on fait marcher la sonnette d'appel, qui réveille bientôt le docteur. La mère, toute effrayée, approche sa bouche du pavillon de l'instrument et s'écrie :

—Mon cher docteur, je vous en prie, venez, le petit Ferdinand a le croup !

Le docteur, qui avait fait une trentaine de visites la veille et qui ressentait un profond besoin de repos, répond :

—Madame, veuillez faire tousser l'enfant près du téléphone.

Et la maman d'envelopper douillettement le petit chéri dans un duvet et de l'apporter dans ses bras tremblants.

Un accès de toux ne tarda pas à se manifester.

Le docteur écoute attentivement et dit : Chère madame, rassurez-vous, ce n'est pas le croup, mais simplement un gros rhume... Je passerai du reste à 7 heures.

Et le docteur se remit au lit, où il fit encore un long somme.

PENSÉES

La religion est une lumière divine, qui découvre Dieu à l'homme et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu.

Dieu ne compte point des œuvres, des actes de religion, qu'il ne demande point.

Dieu n'accepte pour véritables hommages que ceux que le cœur lui rend.

La religion et la raison se donnent souvent la main ; la première ne peut autoriser des abus que la seconde condamne.

Cette loi sainte qui bannit du cœur toutes les affections criminelles en bannit aussi le trouble et y rétablit la tranquillité.

La révolution des temps effacera les titres et les inscriptions les plus superbes ; elle n'effacera jamais un seul point de la loi de Dieu.

MASILLON.

Aventure tragique de trois mouches,

OU DU DANGER DU CÉLIBAT

Un de nos abonnés, prenant pour sujet un entrefilet publié dernièrement dans un journal français, en a tiré le petit récit suivant :

Il y avait une fois trois mouches qui s'aimaient beaucoup et qui n'auraient pu vivre les unes sans les autres.

Après un magnifique été passé à la campagne, nos trois inséparables s'apercevant que la froide saison s'avavançait, et remarquant avec peine que les bons déjeuners de sang vermeil, pris en bavardant sur la croupe luisante d'un cheval ou sur la grasse échine d'une vache, devenaient de plus en plus rares, nos trois inséparables, dis-je, se décidèrent à prendre leurs quartiers d'hiver.

Un beau matin donc, elles s'en furent vers la ville, où, d'après le dire d'une d'elles, une vie de noces et de festins les attendait.

Après une longue envolée pendant laquelle les conversations et projets n'avaient pas tari, la ville présenta ses nombreux toits aux yeux ravis des voyageuses, et la perspective du bon repas qu'elles allaient faire, ranima leurs forces épuisées.

L'enseigne d'un restaurant de fort bonne mine les ayant frappées, après court conciliabule, ce local fut choisi à l'unanimité pour le repas du matin. Le déjeuner venait de finir quand les trois mouches firent leur entrée, et l'aspect des reliefs abondants étalés sur les tables fit tressaillir d'aise leurs petits estomacs. Chacune d'elles fondit alors sur le mets de son choix. La première, qui aimait assez à se "griser," se mit à lamper avec avidité une goutte de vin rouge, répandu sur la table ; et la seconde, fille de parents simples mais honnêtes, entama bourgeoisement un morceau de jambon.

Quant à la troisième, dont la coquetterie innée avait déjà souvent excité les lazzis de ses compagnes, elle resta un moment au plafond pour faire un bout de toilette avant le repas.—Comme elle avait fini de se polir les ongles, et qu'elle s'appretait à se goberger d'une poire qui lui avait donné dans l'œil en entrant, un spectacle horrible fit monter à son front de mouche une sueur glacée.

Ses deux compagnes, victimes de leur appétit, gisaient les pattes en l'air, se débattant dans les affreuses convulsions d'une agonie causée par l'empoisonnement.

Courir à elles et leur prodiguer les soins les plus assidus, fut pour cette mouche coquette, mais bonne, l'affaire d'une minute... Rien n'y fit, le vin et le jambon accomplirent jusqu'au bout leurs sinistres ravages, et les pattes immobiles des deux infortunées apprirent bientôt à la malheureuse survivante que ses amies n'étaient plus. Alors, désespérée, elle résolut d'en finir avec cette vie de misère, et sans frisson, souriante, elle se précipita sur le papier mort-aux-mouches et but à même...

Puis, à côté de ses compagnes, elle attendit froidement la mort.—Mais la mort ne vint pas et à peine se sentit-elle légèrement indisposée !

Alors, dans sa jugeotte de mouche, elle conçut un grand mépris pour les hommes, se disant logiquement que si leurs poisons n'apportaient pas la mort, leurs contre-poisons devaient sans doute la donner, et se jetant sur une goutte de lait, elle en but une bonne moitié. Une seconde après, elle tombait foudroyée à côté de ses compagnes.

Un peu plus tard, les garçons du restaurant voyant les trois petits cadavres et enchantés de cette hécatombe, rachetèrent du papier mort-aux-mouches !

Et maintenant, amis lecteurs célibataires, qui mangez au restaurant, pénétrez-vous bien de cette histoire lugubre, songez aux dangers que vous courez, dangers que pourrait vous éviter une bonne petite femme comme votre toute dévouée,

MÉLANIE.

Deux gommeux de la Chaussée-Clignancourt se promènent négligemment, en laissant paresseusement se dérouler vers l'azur, la fumée bleuâtre de leurs brûlebec.

Tombe une averse soudaine.
—Oh ! Gugusse ! Quelle pluie ! On n'y tient pas ! Réfugiions-nous vite chez le marchand de vin, boire une chopine !

Gugusse, fier comme Brummel :
—Lâche ! T'as donc besoin d'un prétexte ?

—Vous venez de Paris ?
—Oui.
—Avez-vous vu Emma ?
—Elle est maigre, la pauvre fille.
—En effet, quand elle ne va pas aux eaux, ce sont les os qui viennent à elle.

Le jeu des différences :
—Quelle différence y a-t-il entre un jeune médecin et un vieux ?

—Le jeune médecin rougit quand on lui offre des honoraires, et le vieux rugit quand on oublie de lui en donner.



EN AUTOMNE

*L'automne souriait ; les coteaux vers la poix
 Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine,
 Le ciel était doré :
 Et les oiseaux, tournés vers Celui que tout nomme,
 Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,
 Chantaient leur chant sacré !*

VICTOR HUGO

(Tristesse d'Olympio. — Rayons et Ombres.)

Mme VICTORIA WOODHULL

La plus grande célébrité, parmi les excentricités féminines de l'Amérique, est certainement madame Victoria Woodhull, actuellement à Londres, où elle vient réclamer, non seulement les droits de la femme, mais s'assurer la place qu'elle se sent propre à occuper parmi les souverains. Elle demande à se faire agréer comme candidat à la présidence des Etats-Unis, aux élections de 1884. Elle vient de faire appel à toute l'Europe dans le but d'envoyer en Amérique des délégations de femmes pour soutenir son élection. Elle dit être si généreusement appuyée par des capitalistes anglais, qu'elle offre aux déléguées leur passage avec billet aller et retour pour New York, Philadelphie ou Boston, et dépenses d'hôtel payées.

Mme V. Woodhull est douée de tous les dons que peut convoiter la femme qui, dans un état de société ordinaire, chercherait à se faire aimer. Elle est grande et belle, éloquente et intelligente, s'habille avec un goût exquis et captivé, non seulement par le charme de sa beauté, mais aussi par celui de sa parole, tous ceux qui ont l'imprudence de l'écouter. Il est fort probable que ce manifeste n'aura d'autre résultat que d'exciter l'hilarité des deux côtés de l'Atlantique. Cependant, la récente nomination, par la République de Costa-Rica, d'un agent diplomatique du sexe féminin à Washington, dans la personne de madame Béatrice, a donné l'éveil à toutes les femmes fortes de tous les pays. Madame Béatrice, Américaine de naissance, est jeune et belle; elle parle plusieurs langues, sait tourner un discours sur tout sujet donné; elle est, de plus, musicienne accomplie, chante à merveille et brode comme un ange. Telles sont les agréments que possède la nouvelle ambassadrice de Costa-Rica à Washington.

NOUVELLES DIVERSES

—On annonce la publication des papiers secrets du duc de Morny.

—On s'attend à une guerre immédiate, à Madagascar, entre les natifs et les Français.

—Jeudi dernier, les Ecossais célébrèrent la fête de leur patron, St. André.

—L'inondation continue en Allemagne. A Dusseldorf une maison minée par les eaux s'est écroulée et 14 personnes ont péri.

—M. de Lesseps a déclaré à une délégation de commerçants anglais, qu'il avait pleine confiance que le canal de Panama serait terminé en 1888.

—Mgr de St-Hyacinthe a adressé une lettre-circulaire au clergé de son diocèse, pour le mettre en garde contre le nouveau journal *L'Etoile du matin*.

—Le Parlement allemand a rejeté par un vote de 153 voix contre 119 la proposition qui a été faite de permettre l'usage de la langue française dans les délibérations de la commission provisoire de l'Alsace-Lorraine.

—Avis est donné dans la *Gazette officielle* qu'une demande sera faite à la législature de la province de Québec, à sa prochaine session, pour instituer légalement la communauté appelée "Les Dominicains ou Frères-Prêcheurs de la province de Québec."

—Il doit y avoir mardi, le 12 décembre prochain, à la salle Ste-Marie, coin des rues Craig et Panet, un grand concert sous les auspices de la société St-Vincent de Paul. Les recettes sont destinées aux pauvres de l'arrondissement.

—La rentrée de la Chambre d'Ontario aura lieu le 13 décembre. La session, la dernière du quatrième parlement, sera courte et, dans le cours de l'hiver, il y aura dissolution et appel au peuple.

—La grande quantité de pommes récoltées à St-Hilaire, a donné l'idée à un Américain d'établir dans la localité un pressoir à cidre. Tous les jours on écrase des tombereaux de pommes et le cidre ne sera pas cher, cette année, dans ce district.

—Les personnes désirant voyager par le chemin de fer du Nord et le Pacifique Canadien ne seront plus obligées d'aller prendre les trains aux gares d'Hochelaga ou du Mile-End. L'inauguration de la nouvelle gare, sur l'emplacement des vieilles casernes de Québec, a eu lieu lundi, et les voyageurs embarqueront et débarqueront au centre de la ville.

—Un grand incendie a éclaté à Québec dans la nuit de mercredi de la semaine dernière. Tout un carré de maisons a été rasé par le feu. On estime les pertes à plus de \$100,000. Cet incendie laisse sans travail une grande quantité d'employés, presque tous pères de famille.

—Un naufrage vient d'avoir lieu dans le golfe St-Laurent. Le steamer *Birdsticken*, venant de la Jamaïque avec une cargaison de sucre pour Montréal, a péri. L'équipage a réussi à se sauver, mais le vaisseau et la cargaison sont entièrement perdus. Le tout était assuré.

—Un brave et ancien cultivateur de l'Ancienne Lotte, nommé Jacques Drolet, est mort à l'âge de 98 ans et 9 mois. On raconte qu'à 16 ans et 25 ans le défunt a servi de parrain et que ses filleuls existent encore. L'un se trouve âgé de 82 ans et l'autre de 73.

—Un projet de loi, portant entr'autres signatures celles de Gambetta et de Paul Bert, a été distribué il y a quelques jours aux membres de la Chambre des députés. Ce projet de loi décrète que tout individu aura le droit de déclarer par testament si son corps devra être inhumé ou brûlé.

—On vient d'offrir à la Patti trois millions pour une tournée au Brésil. La diva a définitivement accepté et donnera cinquante représentations en 1884.

Sarah Bernhardt est également engagée pour le Brésil. Elle touchera 4,500 francs par jour quand elle ne jouera pas, à dater de son départ, le 20 avril prochain, et 18,000 francs par chaque représentation qu'elle donnera. Son voyage durera 135 jours; les représentations doivent être de 40 ou 50, à la volonté du directeur, à raison de trois ou quatre par semaine.

—On annonce la conversion, en Angleterre, de vingt-trois ministres protestants de la secte dite des *ritualistes*.

Le baron de Bannicach, de Stuttgart avait, il y a quelque temps, adjuré, à Genève, le protestantisme. Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, vient de l'ordonner prêtre.

Le docteur Lutterkoth, chef d'une importante usine à Zurich (Suisse), a embrassé le catholicisme.

Le célèbre baryton anglais, Standley, a fait son abjuration à Highatel, dans l'église des religieux Passionnistes.

Quinze nouveaux convertis ont reçu le sacrement de Confirmation dans la nouvelle église de Maidoton, près Londres.

TRIBUNAUX COMIQUES

UN BESOIN IMPÉRIEUX

Toute la physiologie des dames de la Halle pourrait se résumer en ces deux mots : "mauvaise tête et bon cœur," ou bien, encore : la main leste, mais le cœur dessus." Il est donc absolument anormal de voir aujourd'hui, devant le tribunal correctionnel, une de ces dames sur qui s'est abattue la main leste d'une bourgeoise, précisément à propos d'un élan de cœur de la dame de la Halle.

Voici comment cette dernière raconte le fait :

Je jure devant Dieu et devant les hommes de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité; d'ailleurs, il y a ici beaucoup de mes camarades qui vous diront comme par lequel...

M. le président.—Bien, bien, nous les entendrons.

La vérité est qu'une partie du personnel de la Halle est venue à l'audience, et que plusieurs de ces dames ont été placées dans la salle des témoins en attendant leur défilé à la barre; tout cela, bien entendu, pomponné, doré, enrubanné, tiré, comme on dit, à quatre épingles.

La plaignante.—La chose en un mot, c'est que madame que voici m'a donné une gifflé que tout le monde s'en est retourné et que j'en suis restée comme tombée en putréfaction.

M. le président.—A quel propos la prévenue vous a-t-elle frappée?

La plaignante.—A propos de son pauvre chérubin d'enfant, une mignonne d'amour de petite fille que c'est pauvre chérie, elle avait à ce qu'il paraît besoin de... ça peut arriver à tout le monde, dont madame sa mauvaise mère la tenait par la main, comme étant en colère et disant : C'est pas pressé, tout à l'heure; là-dessus la petite criait. Alors toutes mes voisines et moi, ça nous faisait pitié de voir ça, que nous nous mettons à interloquer madame, que, là-dessus, elle nous répond des sottises. Alors, voyant ça, je sors de mon caractère et de ma boutique, et je prends l'enfant par la main pour la mener dans un petit coin; sa mère la retient ferme, moi je veux la faire lâcher en lui ouvrant la main : c'est donc de là, qu'à ce moment-là, je reçois une gifflé, que j'en ai vu mes carottes toutes bleues.

M. le président (à la prévenue).—Reconnaissez-vous avoir frappé le témoin?

La prévenue.—Oui, monsieur, je ne dis pas, mais vous en auriez fait autant à ma place, de voir une personne qu'on ne connaît pas et qui veut se mêler de mon enfant; ça ne la regarde pas; je connais bien ma petite fille, c'est des manies qu'elle a; j'étais convaincue qu'elle demandait sans nécessité.

La plaignante.—Laissez donc!

La prévenue.—Qu'en saviez-vous?

La plaignante.—Et vous?

La prévenue.—Moi, je connais mon enfant.

La plaignante.—Elle n'est pas faite autrement que tout le monde.

La prévenue.—Avec ça, messieurs, que toutes les commères de là, des femmes pas polies et très mal élevées...

La plaignante.—Possible, mais quand nos enfants ont...

M. le président.—Taisez-vous, madame.

La prévenue.—Elles se mettent toutes à m'agonir et à vouloir me forcer à les laisser prendre ma petite; moi, ça m'a mise en colère; je sais bien ce que j'ai à faire.

La plaignante.—Votre petite fille aussi, le savait bien, ce qu'elle avait à faire.

M. le président.—En voilà assez!

La plaignante.—Mes témoins vous diront...

M. le président.—Nous ne les entendrons pas, le fait est avoué.

M. le président donne lecture de l'article du Code qui punit les voies de fait d'un emprisonnement de six jours à deux ans ou d'une amende.

La prévenue (*jetant un cri*).—Deux ans!... Je suis condamnée à deux ans!... Ah! je me trouve mal...

M. le président.—Mais attendez donc, madame, il ne s'agit pas de deux ans.

La prévenue (*revenant subitement à elle*).—Ah! je disais aussi...

Le tribunal la condamne à 16 francs d'amende.

La prévenue.—Ah! monsieur! monsieur... que je vous remercie... quand j'ai entendu deux ans...

M. le président.—Retirez-vous!

La plaignante.—Ah ben, merci!... pour 16 francs, je ne m'en priverai pas. (*A ses camarades qui sortent de la salle des témoins*). Dites donc... 16 francs!...

Chœur indigné des dames de la Halle: Oh!

On les fait sortir.

Une Quinte

Du danger de monter les poneys du Texas.

On ne peut discuter que le poney du Texas est incertain. Règle générale on doit s'attendre que tôt ou tard le poney du Texas reviendra à son défaut, connu dans les plaines sous le nom populaire de "quinte." Il l'a dans le sang. Il se passera plutôt de son foin toute une journée que de manquer une quinte. C'est une partie de sa vie, son grand article de foi. En un mot le poney du Texas, qui ne fait pas de quinte, n'en est pas un du tout. On ne peut l'attribuer à cet Etat. M. Geo. Ridgeway, demeurant Rue Jefferson, Oakland, partage cette opinion, à coup sûr. Dans tous les cas, après l'accident qui lui est arrivé cette conclusion est permise, car il a failli perdre la vie. Ce monsieur est un cavalier accompli, et aime de monter un animal fougueux. Ce monsieur passait à la course rue Montgomery, vis-à-vis le restaurant F. Garcia & Cie, connu sous le nom de Frank. M. Ridgeway reina son cheval tout à coup et voulut rebrousser chemin, mais le poney s'y refusa. M. Ridgeway voulut le contraindre. Alors s'engagea entre le cheval et le cavalier une lutte acharnée. Fidèle à ses instincts, le poney eut recours à un coup-d'état qui lui valut la victoire. Sautant en l'air, la rétive monture se raidit les jambes, se courba l'échine en forme d'un \cap renversé, tout en s'arrétant brusquement et en se mettant la tête entre les pattes de devant. M. Ridgeway s'en alla baiser la terre à six pieds devant sa monture. Il avait perdu connaissance. Une foule excitée assistait à la scène. On porta le cavalier insensible chez Frank, et un médecin fut demandé. Dans l'intervalle on lui administra des stimulants, pour lui faire recouvrer ses sens. Peu après M. Ridgeway donnait des signes de vie et poussait des cris de douleur. En recouvrant la parole, le blessé dit : "Pour l'amour de Dieu, soulagez-moi de cette atroce douleur à l'épaule! Ça me tue! Avez-vous de l'Huile de St. Jacob dans la maison?"

"Justement, répondit M. Garcia, j'en ai un peu sous la main."

On le dégacha de ses vêtements; il avait l'épaule toute meurtrie. On lui appliqua promptement ce remède, qui produisit une grande sensation sur la côte, et dans un temps incroyablement court. M. Ridgeway commença à manifester sa satisfaction. Bientôt il dit que la douleur se calmait, et l'usage de presque une bouteille enleva toute douleur et réduisit l'enflure qui s'était manifestée avant l'application. Il n'avait pas eu d'os fracturé, et il fit la remarque, en avalant un verre de punch impérial, que l'Huile de St. Jacob lui avait épargné de longues et pénibles souffrances. A la pharmacie voisine, M. Ridgeway se procura plusieurs bouteilles de ce merveilleux remède et les emporta chez lui. Le docteur arriva trop tard pour voir le blessé.

La vue de l'étonnante puissance de l'Huile St. Jacob fit marcher toutes les langues, et plusieurs témoins se déclarèrent émerveillés du résultat. M. Garcia expliqua que l'Huile avait la réputation d'être presque miraculeuse dans son opération dans certains cas, et l'incident du matin n'était qu'une attestation de ce qu'il en savait lui-même, aussi bien de ce que le public en disait.

(Evening Post, de San-Francisco.)

VARIÉTÉS

En police correctionnelle :
—Prévenu, avez-vous déjà été condamné ?
—Oui, mon président... deux ou trois fois... par les médecins.

Entre gens de Bourse :
—Eh bien, et la liquidation ?
—Désolation ! Ne m'en parlez pas, je suis à deux mois de ma perte.
—Oh ! il n'y a que demi-mal, vous avez encore du temps devant vous.

Un nègre du plus beau noir se présente chez le comte de K... comme groom.
—Vous aurez soixante francs par mois, nourri... et blanchi.
—Blanchi !... murmura le nègre en pleurant... Ah ! non... pas ça.

Annonce française cueillie dans un journal allemand de Vienne :
" Une demoiselle française désire entrer dans une famille allemande pour montrer sa langue."

Entre domestique :
—Et votre maître, comment est-il ?
—Toujours aussi avare.
—On m'a dit qu'il chantait bien, qu'il avait une voix généreuse.
—Malheureusement, il n'a que ça de généreux.

Dans un bureau de journal :
—Dis-moi ? Que penses-tu du romanier X... ?
—C'est un fier imbécile...
—Mais... non... Il n'est pas fier !...

Dîner économique à prix fixe :
—Garçon, que me donnez-vous là ?
—Monsieur, c'est un civet de lièvre sur le menu ; mais je ne puis vous dire ce que c'est sur le plat !

Saviez-vous qu'il existât une règle pour priser ?
La voici dans toute sa candeur :

Exercice de la tabatière.

- 1 Prenez la tabatière de la main droite.
2 Passez la tabatière dans la main gauche.
3 Frappez sur la tabatière.
4 Ouvrez la tabatière.
5 Présentez la tabatière à la compagnie.
6 Retirez à vous la tabatière.
7 Rassemblez le tabac dans la tabatière, en frappant la tabatière de côté.
8 Pincez le tabac de la main droite.
9 Tenez quelques temps le tabac dans les doigts, avant de le porter au nez.
10 Portez le tabac au nez.
11 Reniflez avec justesse des deux narines, et sans grimace.
12 Fermez la tabatière.

Nous avons cru devoir rééditer cet exercice par ces temps de militarisme.

\$200 de récompense. — Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de Houblon, en vue de frauder le public. Les véritables Amers de Houblon ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les " Amers de Houblon." Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi. — Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

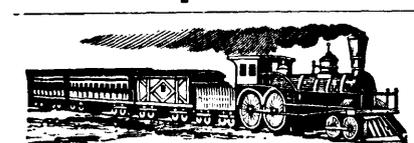
Vendue Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Destination and Time. Includes routes to Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouki, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, and Halifax.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef, Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal NOVEMBRE 1882

Table with columns: Distribué, DÉPECHES, Fermées. Lists various routes and times for mail services, including Ontario, Québec, and various local lines.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes, MONTRÉAL.

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R.F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'annonces de Fontaine, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford O'.

BREVETS

Nous continuons à agir comme agents pour l'enregistrement des brevets, caveats, marques de commerce, droits d'auteurs, etc., pour les États-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et autres pays. Nous comptons 36 ans d'expérience.

L'examen des modèles ou des dessins, etc. Avis par poste, gratuit.

Le Scientific American mentionne les brevets que nous avons obtenus. Ce journal fait autorité. Sa circulation est très grande. Le privilège d'être cité dans ses colonnes est très apprécié par les inventeurs.

Ce grand journal illustré est publié toutes les semaines et ne coûte que \$3.50 pour l'abonnement d'un an. Cette feuille est complètement dévouée aux sciences, aux inventions et à la mécanique. Ce genre de journal ne se publie dans aucun autre pays.

Il est en vente chez tous les marchands de journaux. Le numéro se vend 10 centins, expédié franco.

Brochures concernant les brevets sont adressées franco. S'adresser à MM. MUNN & CIE., éditeurs du Scientific American, 261, Broadway, New-York.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL. Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTRÉAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur.
1 machine patentée à vernir les étiquettes.
1 machine électrique à vapeur.
4 machines à photographie.
2 machines à gravure photographique.
2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.